

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1994

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

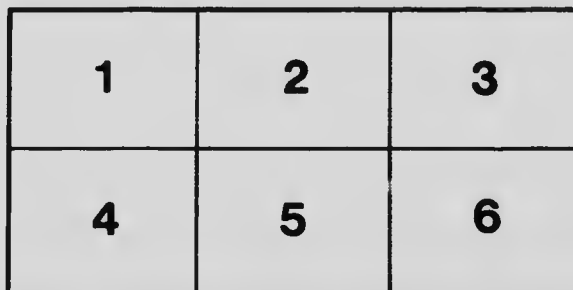
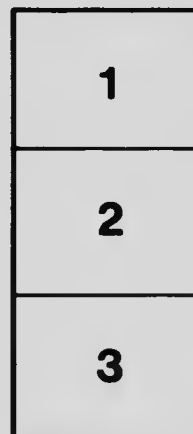
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

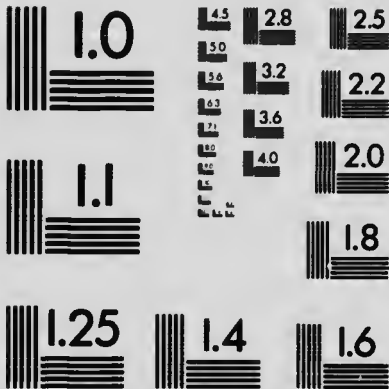
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon la cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

33

G. A. DUMONT

L'Ecole Littéraire

DE MONTRÉAL.

REMINISCENCES

BIBLIOTHÈQUE

Collège de Saint-Laurent

No. ...



LIBRAIRIE G. A. DUMONT

1212, RUE SAINT-DENIS

MONTREAL.

BIBLIOTHÈQUE DU COLLÈGE DE SAINT-LAURENT



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada



G. A. DUMONT

L'Ecole Littéraire

DE MONTRÉAL.

REMINISCENCES

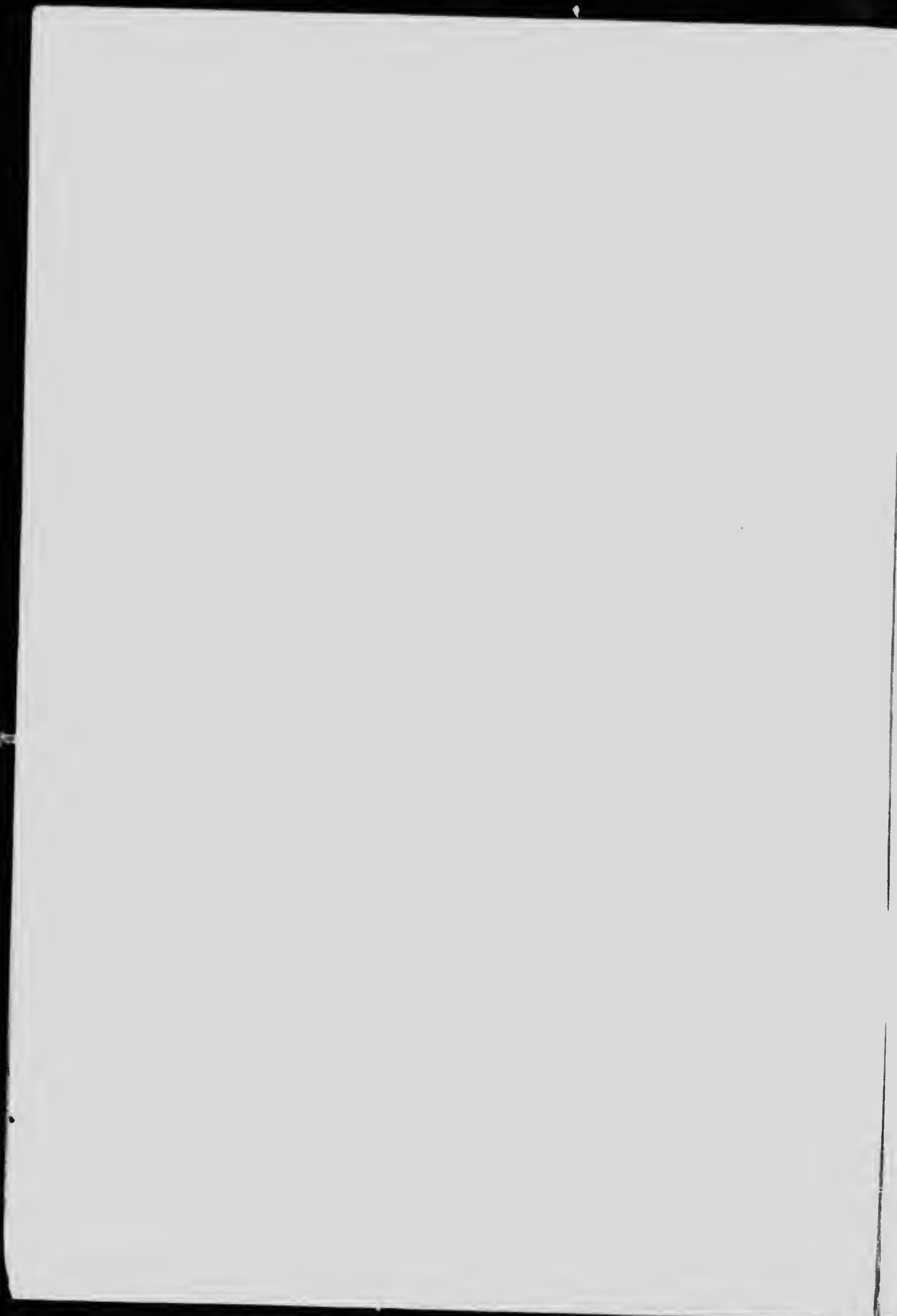


LIBRAIRIE G. A. DUMONT

1212, RUE SAINT-DENIS

MONTRÉAL.

BIBLIOTHÈQUE DU COLLEGE DE ST-LAURENT



RÉMINISCENCES.

Par une soirée de l'automne de 1895, la cour du greffier judiciaire (recorder) était tout illuminée, contrairement à l'habitude. Cette salle de justice où viennent échoir tous les vagabonds des rues, recueillis par la police, pour y recevoir leurs sentences, était occupée ce soir-là par une jeunesse bruyante et joyeuse. Le bruit fait par ces jeunes gens ne manqua pas d'attirer l'attention du poste de police occupant une pièce voisine, et il vint s'enquérir de ce bruit inusité dans cette sévère cour de justice. Louvigny de Montigny, fils du greffier d'alors, donna une explication quelconque aux graves agents de la paix, et l'assemblée continua ses délibérations.

L'auteur de ces lignes ayant été nommé président temporaire, on procéda ensuite à l'élection des officiers. Quelques discours, c'est de rigueur, furent prononcés; on parla des réunions futures et l'on forma des vœux de longue vie pour la nouvelle société.

Comme il ne fallait plus penser de se réunir à l'hôtel de ville, car la cour du greffier se trouvait dans cet édifice à cette époque, Louvigny de Montigny fit réunir ses collègues, tout l'hiver suivant, dans la maison de son père, Montée du Zouave.

Par suite, l'École dut aller demander l'hospitalité à d'autres membres, car, n'ayant pas de revenus, elle ne pouvait louer une salle pour y tenir ses réunions.

C'est ainsi qu'elle tint ses assemblées chez Germain Beaulieu, Gonzalve Desaulniers, P. Bédard, Charles Gill, Jean Charbonneau, Denys Lanctôt et au château de Ramezay (1900), mis à notre disposition par le juge Baby, alors président de la Société des numismates. Pendant l'hiver de 1904-1905, les réunions eurent lieu chez Hector Demers (No 309a, rue Saint-Denis) et, en 1909, dans le bureau de la Société des Artisans Canadiens-français (rue Saint-François-Xavier) et ensuite à la **Presse**. Dans le cours de 1910, elle eut ses assemblées à la **Patrie** (rue Sainte-Catherine-Est), au club Canadien, (rue LaGauchetière Est), et enfin au conservatoire Lasalle.

C'est pendant le séjour de l'École à la **Patrie** qu'il eut une scission parmi ses membres à propos de l'emploi des finances de l'institution. Ceux qui continuèrent de se réunir à la Patrie prirent le nom d'Académie littéraire de Montréal; les autres, qui allèrent tenir leurs réunions au club Canadien gardèrent l'ancien nom. Cette scission ne fut que momentanée, car, au bout de quelques mois, toute division était disparue.

Je viens de relater la première réunion de l'École, et il me semble qu'il est tout naturel de dire comment vint la pensée de la fonder. C'est ce que je vais faire.

Un soir que Jean Charbonneau, accompagné de Paul de Martigny, revenant d'un banquet politique, ils s'arrêtèrent au restaurant Ayotte, rue Sainte-Catherine-Est, rendez-vous alors des universitaires et des jeunes intellectuels. Tout en brûlant une cigarette, ils causèrent du banquet d'où ils revenaient et ils déplorèrent le français parlé par quelques orateurs, surtout par l'un d'entr'eux fort à la mode dans le temps. Ils se dirent qu'il y aurait peut-être moyen de faire disparaître ce mauvais langage en fondant une société qui aurait pour mission de travailler à l'amélioration de la langue parlée ici. De la pensée à sa mise à exécution, la distance fut courte.

Dès le lendemain, Jean Charbonneau, avec le concours de Louvigny de Montigny, débrouillard à cette époque comme toujours, recrutaient des membres pour leur future association.

Ne pouvant atteindre tout le monde, Louvigny de Montigny fit adresser une lettre-circulaire à tous ceux qui collaboraient aux journaux, surtout aux écrivains du **Monde Illustré**, qui était l'organe des jeunes littérateurs à ce moment-là et qui a fourni plusieurs membres à l'École. Cette lettre priait les jeunes littérateurs de se réunir à l'hôtel de ville pour y jeter les bases de ce qui devait être plus tard l'École littéraire.

Quatre ans après sa fondation, l'École demandait sa reconnaissance civile au conseil municipal de Montréal qui la lui accorda à sa séance du 20 juillet 1899.

L'École aurait bien voulu aller plus loin en demandant des lettres-patentes à la Législature provinciale, mais, comme elle n'avait pas de fonds pour payer les déboursés nécessaires pour les obtenir, elle dû s'arrêter là pour le temps.

* * *

Il sera toujours difficile de donner les noms de tous ceux qui firent partie de l'École, surtout au début, vu que les registres sont perdus. Cependant, je vais essayer d'en donner une liste aussi complète que possible.

Je dois citer d'abord nos membres d'honneur: Louis Fréchette, président; H. Beaugrand, G. Hanotaux; H. de Trémaudan, membre correspondant.

Entre la date de fondation et l'année 1907, inclusivement, je trouve les noms des membres qui suivent: Jean Charbonneau, Charles Gill, G. Desaulniers, G. A. Dumont, H. Demers, L. J. Ducet, A. Ferland, A. Lozeau, G. Beaulieu, Dr Legault, G. Comte, C. A. Millette, E. Nelligan, A. de Bussièrès, E. Z. Massicotte, Ernest Tremblay, Joseph Melançon, Denys Lanctôt, Louvigny de Montigny, P. Bédard, A. Peltier, Henri Desjardins, H. A. Desloges, W. Larose, L. E. Lèveillé (Englebert Galleze), A. Beauregard, A. Maillé (Albert Dreux), admis en 1908; Jules Tremblay, Alfred Laberge, J. L. Lapointe, admis en 1909; W. A. Baker, Paul Beaudry, Léon Lorrain, Damase Potvin, admis en 1910.

Pauvreté n'est pas vice, mais une grande inconvénient, dit un vieux dicton. J'en ai constaté toute la vérité depuis que j'occupe la charge de trésorier de l'École.

Pendant plusieurs années, la caisse fut toujours vide parce que jamais il n'y tombait un seul sou, la société n'ayant aucun revenu. Pourtant, l'argent est aussi nécessaire aux sociétés littéraires qu'aux autres associations.

Devant tous les obstacles que lui suscitait sa pauvreté et qui l'empêchant d'atteindre le but visé, l'École décida enfin d'aller demander de l'aide à sir Lomer Gouin, qu'elle savait bien dévoué à l'instruction publique. Une délégation se présenta en conséquence chez le premier ministre le 2 décembre 1909, qui la reçut avec beaucoup de sympathie. Grâce à sa générosité l'École reçut plus tard deux allocations, la première de cinq cents dollars et la deuxième de mille dollars.

Je dois dire ici que, sauf l'argent versé pour payer le loyer des quelques mois que l'École passa au conservatoire Lassalle et l'achat de meubles pour garnir la salle des séances, tout le reste fut distribué aux membres qui publièrent des volumes. L'allocation variait suivant le nombre de pages des volumes publiés.

* * *

Cinq ans s'étaient écoulés depuis la fondation de l'École, lorsque la pensée vint à quelques-uns de publier un volume devant contenir les principaux travaux des membres. Il y eut discussion, les uns se disant pas prêts à y contribuer, les autres prétendant le contraire. Mais ces derniers eurent le dessus et un comité fut formé pour la collection et la révision des travaux. Il se composait de Wilfrid Larose, président, Jean Charbonneau et Charles Gill. Il fallut toute l'énergie de Wilfrid Larose pour conduire à bonne fin l'entreprise. Comme l'École n'avait pas de fonds, il s'engagea à payer l'impression du volume, ce qu'il fit.

Enfin, dans l'hiver de 1900, les **Soirées du château de Ramesay** firent leur apparition. Ce fut l'ouverture, en quelque sorte, de la volière aux fils d'or; ce fut l'envol des oisillons du rêve jetant leurs chants divers à tous les vents, les uns sonores comme les sons du cor, les autres doux comme le bruissement des ruisseaux. Que dis-je? ce furent toutes les cordes de la lyre vibrant en même temps.

A la vue de cet essor de poètes classiques, symbolistes, parmassiens, le public éprouva un mouvement de surprise. Il ne s'attendait pas — il ne pouvait s'y attendre — à un tel événement.

La presse du pays et celle de France publièrent des articles on ne peut plus élogieux pour les auteurs du volume. Et ces derniers, humbles travailleurs de la pensée ayant toujours travaillé à l'écart, furent heureux de voir que leur modeste effort n'avait pas été vain, puisqu'il avait attiré l'attention du monde intellectuel.

Ce livre fera communier l'École avec l'histoire littéraire du pays.

* * *

C'est sous la présidence de Wilfrid Larose que fut tenue la première séance publique de l'École, le 29 décembre 1898 Louis Fréchette y donna lecture de son drame intitulé **Veronica**, alors inédit.

Cette séance, ainsi que les deux autres, furent tenues dans la salle des Tableaux, au château de Ramezay. A la deuxième, (mai 1899), W. Larose lut un travail sur l'**Education aux Etats-Unis**. La troisième eut lieu à l'occasion de l'apparition des **Soirées** et les membres collaborateurs au volume en firent les frais.

L'organisation de ces séances ne fut pas une petite affaire, car la plupart des membres étaient des timides, la vue du public paraissant être pour eux un épouvantail. Heureusement, cette timidité est disparue depuis et plusieurs d'entr'eux sont devenus des conférenciers aimés du public.

* * *

Lors d'une des visites de M. Herbetto à Montréal, Louis Fréchette lui offrit un diner chez lui, rue Sherbrooke-Est. Parmi les convives, il y avait sir William Hingston, sir Réal Angers, le sénateur L. J. Forget et autres.

M. Fréchette avait invité les membres de l'École, afin de leur faire prendre contact avec celui que les Canadiens-français ayant visité Paris, appelaient familièrement "leur oncle"; d'ailleurs, M. Herbetto les appelait ses neveux non moins amicalement.

Sur les instances de M. Fréchette, M. Herbetto nous fit une intéressante causerie sur les dernières années de Lamartine qui furent bien pénibles pour lui.

A la fin de la causerie, Charles Gill lut un poème intitulé les **Deux Majestés**, qu'il pria M. Herbetto de remettre à Gérôme, son ancien professeur à l'Académie des beaux-arts de Paris. M. Herbetto félicita l'auteur et lui promit d'offrir au grand peintre ce souvenir d'un de ses élèves d'outre-mer.

M. Fréchette, soit dit ici en passant, avait une grande affection pour les membres de l'École; que de fois, il m'a exprimé le regret de ne pouvoir assister aux séances, en raison du mauvais état de sa santé. Il ne voulut jamais qu'on l'appelât maître. "Je veux, disait-il, que vous m'appeliez camarade." Et, une autre fois, il me disait: "Vous êtes heureux, jeunes gens d'aujourd'hui, beaucoup plus que ceux de mon temps. Lorsque j'étais jeune homme, il m'était difficile de me procurer les livres que je désirais; il en était de même pour mes contemporains. La tâche est donc plus facile pour vous; vous devez, en conséquence, produire plus et mieux que nous."

La sévérité, au point de vue du style, qu'il montrait pour les autres — sévérité qu'il pratiquait contre lui-même également — lui attira souvent des discussions plus ou moins violentes avec certains écrivains qui l'accusaient de poser au pédagogue. Plusieurs jeunes étaient disposés à penser de même. Cependant, rien n'était plus éloigné de sa pensée. Il était, au contraire, on ne peut mieux disposé vis-à-vis des jeunes, pour ne parler que de ces derniers; il était de plus toujours heureux de les recevoir et de leur donner des conseils lorsqu'ils lui en demandaient. En voici une preuve:

Un jour, le docteur Pierre Bédard, désirant publier un volume d'articles divers, alla le soumettre au poète pour lui demander son opinion. Lorsqu'il alla réclamer le manuscrit, il fut fort surpris de le voir corrigé d'un bout à l'autre. Le docteur en fut tout ému, car il ne s'attendait pas à ce que le poète s'imposa une telle corvée.

M. Fréchette était un écrivain qui pouvait donner de rudes coups, de terribles même, mais il avait un coeur tendre et bon. Ne l'ai-je pas vu pleurer, un soir, qu'il lisait un poème composé pour l'inauguration du buste de Crémazie, place Saint-Louis, qu'il avait bien connu dans son enfance.

* * *

Honoré Beaugrand avait beaucoup voyagé, vu quantité de choses et, en vrai touriste qu'il était, il avait observé et les moeurs et les habitudes des pays qu'il avait visités. Aimant la France comme un bon fils aime sa mère, il s'était enrôlé, dans sa prime jeunesse, dans l'armée française pour faire la campagne du Mexique. La France, en retour, lui avait accordé plusieurs décorations.

Dans son journal la **Patrie**, il soutint de grandes luttes contre ceux qui osaient attaquer la République française. Sans cesse sur la brèche, il combattait d'une plume alerte et sarcastique les adversaires de la France.

Au cours de la soirée que nous passâmes chez lui, il nous raconta avec une verve intarissable, entre la poire et le fromage, ses souvenirs politiques et littéraires. A la fin du dîner, il nous offrit une salle dans l'immeuble de son journal, alors rue Saint-Gabriel, pour y tenir nos réunions; de plus, il offrit de payer la publication d'une revue de folk-lore canadien pourvu que nous y collaborions. Comme souvenir de cette soirée, il nous remit, après l'avoir autographié, un exemplaire de ses **Légendes canadiennes**, illustrées par Henri Julien.

En reconnaissance de toutes ces marques de sympathie à notre égard, nous le bombardâmes membre honoraire, tout comme nous l'avions déjà fait pour son collègue et ami, Louis Fréchette.

* * *

La soirée que nous passâmes chez Albert Lozeau fut pénible, bien pénible. Devant ce jeune homme immobilisé sur un lit et semblant devoir y passer toute sa vie, nous ne pouvions être gais.

Cependant, ce pauvre Lozeau était joyeux, probablement de se trouver entouré pendant quelques heures d'autres hommes ayant ses goûts et ses rêves. Il prit part à la discussion, approuvant ou critiquant certains poètes, lut quelques-unes de ses oeuvres et prit un grand intérêt à la lecture des travaux de ses collègues.

On dit que la maladie le fit poète. Il commença à faire des vers, en compagnie de quelques intimes, comme distraction pendant les longues années qu'il prévoyait devoir passer entre les quatre murs d'une chambre de

malade. Si c'est le cas, c'est payer bien cher la renommée que ses oeuvres ont attachée à son nom.

* * *

Les réunions, chez Gonzalve Desaulniers étaient charmantes. Je vois encore notre hôte, dans son cabinet de travail, assis bien souvent à la turque dans un fauteuil, causant avec tous, entremêlant sa conversation d'anecdotes, coupées par instant d'un large et franc éclat de rire.

La conversation tombait quelquefois dans le domaine philosophique, alors chacun apportait ses théories sur les mille et un problèmes que les savants discutent depuis des siècles.

Lamartine est son poète favori, sans que pour cela il dédaigne les autres. C'est étonnant comme il trouve tout en lui; il le connaît d'ailleurs si bien. Lorsque l'un d'entre nous osait faire une critique sur l'oeuvre de l'auteur des **Méditations**, il s'empressait de le défendre tout en nous lisant quelques-unes de ses plus belles poésies.

Lorsqu'un poème était lu, il était toujours le juge en dernier ressort; ses jugements étant sans appel. Il avait la confiance de tous.

* * *

Le changement fréquent de secrétaire entraîne bien souvent, dans le cours des années, la perte des archives d'une société. C'est ce qui est arrivé à l'Ecole littéraire.

Pour obvier à cet inconvénient, nous résolûmes de nommer un secrétaire qui ne serait pas déplacé lorsque les autres officiers subiraient des élections.

Notre premier secrétaire perpétuel fut Jules Tremblay. Notre choix fut heureux, car il montra toujours un dévouement extrême. Nous n'avions qu'à lui exprimer un désir pour qu'il se mit aussitôt à l'ouvrage. Aussi, lorsqu'il partit pour Ottawa, ce fut une grande perte pour notre société.

Autant que nous fûmes heureux avec Jules Tremblay, autant nous l'avons été avec son successeur, Alphonse Beauregard, qui occupe encore cette charge. Comme le précédent, il est le dévouement même.

Francs et droits tous deux dans leurs actes et leurs jugements, ils n'ont su se créer que des amis.

* * *

Jean Charbonneau n'a jamais connu la chambre froide ni les jours sans pain. Il est né dans un berceau doré. Il n'a donc jamais souffert, malgré tout le pessimisme que l'on voit dans ses **Blessures**. C'est voulu tout comme dans Alfred de Vigny, son poète favori.

Lorsqu'il nous réunissait chez lui, rue Saint-Denis,—et après la lecture des travaux, — il se mettait quelquefois au piano, car il est musicien, pour nous jouer quelques valse de Chopin, dont il est fort épris.

Un soir que je lui fis visite, je le trouvai en robe de chambre, dans son cabinet d'étude. Il était à corriger, à donner le dernier poli aux vers des **Blessures**. Sur son bureau, il y avait une mignonne machine à écrire, un dictionnaire Bescherelle, des livres en pyramides. De temps en temps, il bourrait sa pipe et, après l'avoir fumée, il la déposait pour continuer le travail commencé. C'est ainsi que l'auteur des **Influences françaises au Canada** passe tous ses instants de loisirs. Ce qui ne l'a pas empêché, tout comme Gonzalve Desaulniers, d'être un excellent avocat.

* * *

Denys Lanctôt était blond comme un de ces chérubins dont Raphaël a été si fort prodigue dans ses toiles. La douceur était la caractéristique de son tempérament, et lorsqu'il nous réunissait chez lui, rue Dorchester-Est, nous ne pouvions nous attendre à de bien vives paroles de sa part. Il est mort jeune, avant d'avoir terminé ses études de droit.

Il n'eut donc pas le temps d'écrire beaucoup. Cependant il publia une brochure qu'il eut l'obligeance de m'offrir et que j'ai devant moi en écrivant ces lignes. **L'Avenir des Canadiens-français**, — c'est son nom — dénote chez son auteur un grand sens pratique. Dès le début, il adresse ce conseil aux écrivains de son temps :

"Dans un pays jeune comme le nôtre, le premier devoir du littérateur est de mettre sa plume au service de sa patrie. Faire surgir de l'oubli les obligations nationales que nous ont léguées nos ancêtres, révéler les beautés, la poésie de notre nature sans rivale, notre âme elle-même, telle devrait être, je crois, la mission sacrée de l'homme de lettres, dans cette partie du Nouveau-Monde."

Et plus loin, il ajoute :

"Dans ce monde agité, toujours à la recherche d'une félicité pressentie, le rôle de la France n'est pas le moins beau et son action la moins efficace. N'est-elle pas la force mystérieuse qui met les nations en branle; n'a-t-elle pas reçu le sceptre de l'idée, ne domine-t-elle pas l'univers civilisé par ses savants et ses artistes, Paris n'est-il pas l'axe du Monde? Oui, marcher à la conquête du bonheur commun, avec les armes puissantes de la pensée, du verbe, de la science et de l'art, c'est la mission glorieuse de la France et c'est aussi la nôtre."

* * *

La dernière fois que je vis Alfred-Hector Desloges, c'est sur les quais. Il attendait le bateau devant le transporter au village natal, Verchères. L'ardent soleil du jour mettait un peu de couleur sur la figure amaigrie de ce cher ami déjà atteint du mal impitoyable qui devait l'emporter bien jeune. Il allait demander à la campagne un peu d'air pour récupérer ses forces défaillantes, après plusieurs mois d'études à l'université.

Nous causâmes longtemps ensemble et nous nous serrâmes ensuite la main. Ce devait être l'adieu suprême, nous ne devions plus nous revoir. Il est bien triste de mourir ainsi au moment où la vie ou re ses portes toutes grandes pour faire naître en nous des espérances, quelquefois trompeuses, mais toujours belles aux yeux de la jeunesse.

Hector Desloges a eu le temps, néanmoins, de publier plusieurs poésies dans divers journaux, entr'autres le **Monde Illustré**.

* * *

Germain Beaulieu fut mêlé intimement avec l'Ecole dès ses débuts, et il en profita pour donner des preuves de dévouement pour elle.

Dans le but de faire travailler davantage les membres, il mit des livres au concours pour récompenser ceux qui apporteraient de bons travaux.

C'est lui qui nous obtint de nous réunir dans les bureaux de la Société des Artisans Canadiens-français, dont il était alors le secrétaire.

D'une activité dévorante dans un corps frêle, il avait toujours un projet nouveau en tête, pour mieux faire progresser l'Ecole. Aussi sa présidence fut la plus fructueuse de toutes.

Comme l'Ecole n'avait pas de constitution à proprement parler, mais seulement des rudiments, il pensa d'abord à lui en donner une. Dans ce but, il fit venir de France celle de l'Académie française et c'est sur elle que fut calquée la constitution définitive de l'Ecole. C'est alors que le nombre des membres fut fixé à trente.

Là, ne s'arrêta pas son activité. Il voulut encore donner un organe à l'Ecole et il fonda le **Terroir** (1909) revue mensuelle qui vécut un an et qui contient plusieurs travaux des membres.

D'abord, un deuil cruel qui frappa sa famille et ensuite son départ pour Ottawa, où il est entomologiste du gouvernement, mirent fin à son excellent travail. Un grand vide fut fait par sa disparition.

Germain Beaulieu est d'une fécondité étonnante. Il a touché tous les sujets et tous les genres: prose, vers, comédies, peinture, entomologie, etc. Son oeuvre littéraire, qu'il a détruite en partie, aurait pu remplir les rayons de toute une bibliothèque.

* * *

J'ai connu trois Ernest Tremblay, tous trois journalistes. Le premier, que j'appellerai l'ancêtre, était rédacteur au **National**, qui avait succédé au **Pays**. Il avait une manière particulière d'écrire ses articles: il ne faisait jamais de paragraphes et il employait des mots fort recherchés. Aussi, un jour, la **Minerve**, pour le taquiner, lui conseilla de publier en marge de ses articles une page du dictionnaire pour les faire lire.

Le deuxième, surnommé "Marteau", en raison de certains démêlés avec le **Monde** dont il ne partageait pas les idées politiques, était un orateur intéressant à entendre; il aimait surtout à faire des discours patriotiques.

Celui dont j'ai à m'occuper ici est grand, svelte, toujours mis à la dernière mode. Il me rappelle, par sa taille et sa démarche, Arthur Buies, excepté sous le rapport de la toilette, car Buies n'en mettait que dans son style: c'était suffisant pour lui.

Ernest Tremblay était le dernier arrivé aux séances et le premier à partir. Il annonçait toujours son arrivée par un bruyant bonsoir à ses camarades tous amoureux, comme lui, de cette grande dame qui s'appelle la France et la trouvant toujours plus belle dans sa parure des siècles.

Ses premières oeuvres, autant que je sache, furent sentimentales et elles étaient bien faites. Ce n'est que plus tard qu'il commença à faire de la gazette rimée à la Raoul Poncheon, genre où il réussit bien.

* * *

Hector Demers fut l'un des membres les plus dévoués. Non-seulement il était assidu aux réunions, mais, de plus, il réunit ses collègues chez lui pendant tout un hiver.

Il était d'une exquise politesse, craignant toujours de froisser ses camarades. Aussi, aux séances de l'École, il ne consentait à exprimer une opinion sur les écrits de ses collègues qu'après beaucoup d'instances.

La terrible maladie qui devait briser sa plume plus tard, tout comme celle d'Emile Nelligan, avait rendu son commerce difficile. Il était porté à voir souvent des adversaires chez ceux qui n'avaient pour lui que de l'estime.

J'ai eu la rare chance de capter sa confiance et je me flatte d'avoir été un de ses amis les plus intimes. Il consentit même un jour à corriger, de sa propre main, un de mes articles que je lui avais soumis. Je conserve cet article comme un précieux souvenir de son amitié.

* * *

Le notaire Henri Desjardins et le docteur Antonio Peltier, encore deux disparus, comme plusieurs de ceux dont j'ai parlé.

Ils étaient, comme la plupart des membres de l'École, — car elle comptait peu de prosateurs dans le sens stricte du mot, — deux poètes d'un genre fort différent et cependant bien doués.

Henri Desjardins s'est contenté de publier ses poésies dans les journaux, sans songer à les réunir en volume. On pourra en lire quelques-unes dans les **Soirées du château de Ramesay**.

Antonio Peltier a publié, en 1903, **Coeurs et hommes de coeur**. C'est un recueil de morceaux en prose et en vers. Ce volume perpétuera son nom, parmi ses compatriotes.

* * *

Joseph Lapointe est un bon et doux géant; il n'a rien de commun avec ceux que l'on voit dans les contes de fées. Le petit Poucet aurait été le plus heureux des enfants en sa compagnie.

D'une délicatesse extrême, lorsqu'il assistait aux séances de l'École dont il est encore le président, il n'aurait jamais voulu pour tout l'or du monde, froisser un de ses collègues par une simple remarque. Il se mêlait peu aux discussions, écoutant plutôt que parlant.

Le public ne connaît qu'une bien petite partie de son oeuvre qui, réunie, formerait au moins un fort volume. Il n'a jamais voulu publier beaucoup de ses écrits, car, de même que tous les vrais talents, il se méfie de lui-même.

* * *

Albert Ferland se dit un jour, tout en crayonnant des portraits dans le modeste atelier qu'il tenait alors rue Sainte-Catherine-Est: Je veux être poète, je veux essayer mes ailes vers les hauteurs ultimes de la poésie.

Le travail devait être grand pour lui, car il ne possédait alors que l'instruction que l'on acquiert dans les écoles de la ville. Il était peut-être outillé pour le commerce, mais pas du tout pour la littérature. Mais la tâche ne l'effraya pas.

Avec une énergie que l'on n'aurait pu soupçonner chez un jeune homme que la santé ne paraissait pas avoir doué de tous ses dons, il se mit au travail, à un travail ardu de tous les instants. Il lui fallut parfaire son instruction, lui donner une direction nouvelle dans un monde inconnu. Des obstacles nombreux et pénibles se dressèrent souvent sur sa route vers l'idéal de ses rêves. Mais rien ne l'arrêta.

A force de travail, d'énergie, il est devenu le délicat poète que tout le monde estime et aime. Il a été l'un des premiers à chanter les beautés de son pays natal, à en faire voir toutes les grandeurs.

Aux séances de l'École, dont il était un des plus assidus, jusqu'au jour où il résigna comme membre, il se plaçait d'ordinaire près d'Hector Demers, qui, tous deux, s'estimaient beaucoup et dont les caractères semblaient identiques. Lorsqu'il exprimait une opinion, elle était toujours respectée, car elle paraissait empreinte d'une grande franchise.

* * *

L.-E. Lèveillé (Englebert Gallèze) était un des plus fidèles aux réunions. Il n'y aurait eu qu'un membre présent qu'il aurait été celui-là. Il avait généralement comme compagnon Albert Dreux. Ils avaient une apparence fort différente l'un de l'autre. Dreux, alerte dans ses mouvements et vif dans son langage, faisait contraste avec la démarche calme et l'air sérieux de Gallèze. Souvent, on semblait voir un peu de mélancolie dans le regard de ce dernier.

Pensait-il alors au village où il avait vécu les jours les plus heureux de la vie, ceux de l'enfance ? Pensait-il aux longues heures passées à contempler les aspects divers de la nature ? Lui souvenait-il les instants où, assis sous de grands arbres, auprès de la petite rivière sillonnant son village natal, il s'amusait à y jeter des fleurs pour leur voir suivre le cours de l'eau ?

Il lui avait fallu un jour dire adieu au village pour venir habiter la grande ville, fournaise en quelque sorte qui brûle les intelligences toutes à la recherche de l'or. De même que la fleur privée de soleil s'étiole et meurt

quand on veut la cultiver en serre chaude, de même ce changement de milieu brise bien souvent la plume du poète. Car les grands horizons sont pour le poète ce qu'est le sang pour les individus.

Mais le culte du beau ne devait pas cesser d'exister chez Galléze. Tout en luttant pour la vie, il a su trouver des instants pour écrire des travaux qui ont fait le bonheur des lecteurs de revues littéraires. Il a publié plusieurs volumes de poésies, et il a dans ses cartons plusieurs petits tableaux en prose, peints sur nature, qui, je l'espère, seront connus du public.

Thémis ne lui a donc pas coupé les ailes.

* * *

Charles Gill a des allures de mousquetaire en civil, la voix brève et forte. Il aurait été bien à la tête d'une armée, il a le type du commandant.

Généralement calme, il ne prenait part aux discussions que sur les sujets plutôt littéraires ou pour faire voir les beautés de Victor Hugo, dont il est admirateur, de même que plusieurs de ses collègues.

Aimant affectueusement la France, qu'il habitait pendant plusieurs années, que de fois il nous a exprimé le plaisir qu'il aurait de réunir l'Ecole sur les bords de la Seine. Il nous proposa souvent le voyage de France, sans oublier de nous dire d'arrêter, dans le cours de notre itinéraire, à la rivière du Saguenay, afin d'en admirer ses beautés pittoresques qu'il a chantées en de si beaux vers.

* * *

En commençant ce travail que je voulais faire bref, mais qui a pris, sans que je m'en aperçoive, les proportions presque d'un volume, tellement nombreux me sont revenus les souvenirs de mes soirées au milieu de mes collègues de l'Ecole — soirées sans doute les plus agréables de ma vie — je ne pouvais avoir, dis-je, la pensée de parler de tous mes confrères. Ce soin, je le laissais — et je le laisse encore — à Jean Charbonneau. D'ailleurs, il a déjà commencé cette belle tâche dans les **Influences françaises au Canada** et il la continuera dans les volumes qui doivent en être le complément.

Mais, je me voudrais du mal toute ma vie, si je ne disais un mot de ce cher Pierre Bédard. Nous nous sommes rencontrés bien tôt dans la vie, nos deux familles habitant le même quartier; le clocher qui couvrit de son ombre ses jeunes ans, ombragea aussi les miens.

Comme il avait le cœur bon — il n'aurait pas fait de mal à une mouche — il se fit médecin pour guérir les maladies inhérentes à la pauvre nature humaine. Ses connaissances médicales devaient malheureusement lui servir bien souvent pour lui-même, car la maladie qui l'emporta fut une compagne trop fidèle de son chevet.

Il publia plusieurs revues littéraires ou médicales et un volume dont je fus l'éditeur, **Etudes et récits**. Il y a encore un volume de ses oeuvres à publier.

La camarade, en le touchant, l'a arrêté trop tôt dans sa course. Qu'il me soit permis de jeter quelques pétales de fleurs sur sa tombe.

* * *

La littérature canadienne, inférieure à la grande littérature française, ne doit pas désespérer de l'atteindre. L'effort à faire sera grand pour elle, car il s'écoulera beaucoup de temps avant que nous ayons des écrivains de carrière.

En effet, la plupart de nos écrivains n'ont écrit que dans leur jeunesse, comme passe-temps durant les heures libres que leur laissaient leurs études. Une fois la lutte commencée pour l'existence, il leur fallut abandonner les lettres pour assurer leur vie qu'ils ne pouvaient espérer trouver dans le culte du Beau.

C'est pourquoi nous n'avons pas encore d'oeuvres maîtresses dans notre littérature. Car il ne faut pas oublier que c'est en forgeant que l'on devient forgeron.

Les littérateurs canadiens sont dans la même situation que les écrivains belges, qui, pour se consacrer exclusivement à la littérature, sont obligés bien souvent d'émigrer en France. Henri Conscience fut l'un des seuls qui, tout en demeurant au milieu des siens, réussit à se faire lire de ses compatriotes, et encore il écrivait en flamand.

De même que l'aigle que n'effraie ni la profondeur des abîmes ni la hauteur des cimes, le littérateur canadien doit aspirer à monter quand même malgré l'indifférence des uns, la malveillance des autres.

C'est ce que se disent les membres de l'École, en dépit des mille obstacles jetés sur leur route. Et si un d'entr'eux, par instant, semblât prêt à défaillir, il trouve toujours un collègue pour lui remonter son courage défaillant. Beauregard n'était-il pas là pour nous offrir ses **Forces**, Doucet ne nous offrait-il pas le bâton du **Passant** pour nous aider à monter, à la suite de Dreux, le **Chemin du calvaire**?

L'appui que nous donnèrent nos trois membres honoraires, les seuls que nous eûmes, MM. L. Fréchette, Honoré Beaugrand et G. Hanotaux nous fut d'un grand encouragement.

Je tire ici une parenthèse pour dire que M. Hanotaux fut nommé membre honoraire pour le remercier d'avoir été notre interprète, en une certaine circonstance, auprès du président de la République française. Ayant communiqué sa nomination à l'illustre académicien, il voulut bien accepter par la lettre suivante :

Monsieur G. A. Dumont,
secrétaire de l'École littéraire,

Paris, 1er juin 1900.

Monsieur,

Veillez être assez aimable pour exprimer à messieurs les membres de l'École littéraire de Montréal tous mes vifs remerciements pour la haute marque de sympathie qu'elle vient de me donner en m'associant à son honorariat.

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été sensible à cette marque de bonne confraternité et je vous prie d'agréer également, monsieur, tous mes empressés remerciements.

Veillez me croire, monsieur, votre très cordialement dévoué,

G. HANOTAUX.

• • •

Ce qui manqua quelquefois, trop souvent peut-être, au sein de l'Ecole, ce fut le sérieux. Mais n'ayons rancune contre aucun de ses membres, car la plupart étaient jeunes. Et il faut pardonner beaucoup à la jeunesse. Nous avons tous vécu notre jeunesse et, lorsque l'âge mûr est venu, nous reconnaissons que si parfois elle a du mauvais, elle a aussi du bon.

L'Ecole aurait pu faire plus si elle avait voulu profiter de certains avantages qui lui furent offerts, mais elle ne le voulut pas. Le contrôle de qui que ce soit étant mal vu de ces amants de la liberté.

Mais son oeuvre restera quand même et elle marquera une étape dans l'histoire littéraire du Canada français. Le travail de ses membres, d'autre part, n'est pas encore fini. Sauf ceux que la mort a touchés, les autres sont encore là et ils produiront des oeuvres que tous aimeront sans doute à lire.

L'Ecole, d'ailleurs, n'est pas morte, elle est au repos, de même que le moissonneur, à l'ombre de sa gerbe, le labour terminé. Il ne faut qu'un mot, un geste, pour la faire sortir de son sommeil apparent. Quel est l'homme qui fera ce geste, quel est le Mécène qui réunira encore une fois ce groupe d'écrivains, le plus beau qui ait existé à Montréal? L'avenir le dira peut-être.

14 juillet 1917.

